

L'Aigle de Lyon



“NOUS AVONS CRU À LA CHARITÉ” I JN. IV, 15

NUMÉRO 370 - AVRIL 2021



PAX VOBIS ! ABBÉ BÉTIN

QU'APPORTAIT la personne du Christ quant elle était présente physiquement ?
« *Si seulement je touchais la frange de son manteau...* » avait dit cette femme. Les contemporains du Christ ne s'y sont pas trompés : Marthe est explicite « *si tu avais été là...* »

Notre-Seigneur ne manque pas de nous prouver que tout ce qu'il accomplit physiquement est une « parabole » permanente de ce qu'il fait spirituellement.

« *Lequel est le plus facile de dire : tes péchés te sont remis, ou de dire : lève toi et marche ?* » Si Jésus guérit, c'est toujours « *afin qu'on sache* » ce qu'il peut faire au plan spirituel, et qu'on y croie. Marthe le comprendra : « *Maintenant même, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera* ».

Avec autorité, le Christ ressuscité a affirmé qu'il restera avec nous : « *Tout pouvoir m'a été donné au Ciel et sur la terre. Allez donc, et de toutes les nations faites des disciples... et moi, je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde* ». Il reste que la permanence de la présence du Christ parmi nous est difficile à comprendre.

Quelle que soit la façon abstraite dont, en

théologie, on explique cette permanence, il faut bien admettre qu'il y va d'un enjeu pratique. À tel point que même l'ombre de saint Pierre était « habitée » de cette présence...

Cette présence ne se voit bien qu'avec la foi, car celui qui croit, a la certitude qu'il peut obtenir aujourd'hui exactement ce qu'on obtenait du Christ en Galilée. C'est cela la messe, c'est cela les sacrements. La difficulté n'est pas de saisir le mécanisme de cette présence parmi nous qui de toute façon restera invisible, mais d'en découvrir la réalité, comme un choc, une chute de cheval.

Nous comprenons bien qu'il faut attendre de cette présence des effets spirituels discrets, et non une magie théâtrale. D'abord la paix, cette douce tranquillité de l'ordre, où la sensibilité est soumise à la raison, la raison à la foi, le corps à l'âme, et toute la personne à Dieu...

Pax vobis ! ce n'est pas un souhait, ou une promesse, c'est notre état : la paix est avec nous, au milieu de nous, en nous. À force d'être discrets, nous en arriverons à ne plus avoir besoin d'être bouleversés pour croire... ni à la surface, ni au fond de nous-mêmes. Pourquoi ? parce que le Sauveur est là.

LA POLITESSE ABBÉ BÉTIN

NOUS n'ignorons rien de la politesse. Tous, ou presque, nous savons qu'il faut saluer, remercier, céder sa place à certaines personnes, ne pas parler la bouche pleine, mettre les couverts dans un certain ordre et dans un certain sens... Que nous les approuvions ou nous, nous croyons également bien connaître les raisons ou les motifs de ces prescriptions.

À mieux y regarder... les motifs invoqués sont en réalité nombreux et très divers. Quels que soient l'époque et le lieu, ils n'ont cessé de changer : les règles d'aujourd'hui ont une explication différentes de leur institution. D'ailleurs, ce à quoi nous attribuons une origine de civilité naturelle, découlant de principes moraux ou religieux, sont pour la plupart des héritages d'institutions pour démarquer les milieux sociaux et exprimer les hiérarchies.

« **NON, JE NE FLATTE POINT...** »

Dans le *Misanthrope*, Alceste est raide. « *Je ne trouve partout que lâche flatterie, qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ; Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein est de rompre en visière à tout le genre humain.* »

Il reproche à Philinte, son ami, de se compromettre dans cette façon de montrer compréhension et humanité envers tous ceux qui l'approchent. « *Je prends doucement les hommes comme ils sont...* » lui dit Philinte. Mais pour Alceste, supporter avec une patience l'imperfection et le ridicule des mœurs n'est pas vertu ou politesse, mais hypocrisie.

Son caractère si obstiné et ses jugements à l'emporte-pièce sur les mœurs de son temps, poussent le ridicule jusqu'à refuser les formes les plus anodines et les plus extérieures de sociabilité, sont une critique de l'hypocrisie des relations sociales. « *Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,*



je ris des noirs accès où je vous envisage... »

Bien sûr, Alceste, le misanthrope, manque de mesure, et c'est cela que le rire condamne. Mais sa rigueur morale est vraie ; les relations entre les hommes ne peuvent exister lorsque le mensonge et la flatterie sont devenus coutume. S'il se veut impoli, c'est pour mieux dénoncer l'hypocrisie de la politesse, et finalement, mais d'une façon bien odieuse, il veut du bien aux hommes : « *Il n'est point d'âme un peu bien située qui veuille d'une estime ainsi prostituée* ».

AUX COMMENCEMENTS DE LA POLITESSE

Il est indéniable que la politesse est héritière de pratiques très anciennes. Le *décorum* et l'*urbanitas* latins, puis plus tard à l'époque chevaleresque, la courtoisie ont proposé des modèles de comportement, comme celui de l'honnête homme, très remarqués et admirés.

Le *décorum* décrit par Cicéron peut être traduit par *ce qui est convenable* pour qu'un homme moralement bon soit en harmonie avec lui-même et avec tout ce qui l'entoure : c'est une recherche de la beauté morale. Si la politesse héritera de certaines pratiques du *décorum*, elle s'en distinguera et par son objet, les relations humaines, et par l'excellence morale qu'elle n'exige pas.

L'*urbanitas*, quant à elle, désigne la douceur des mœurs et les manières raffinées, puis les qualités de langage (la pureté de la langue, la finesse des propos ou l'ingéniosité), et enfin l'art de plaisanter agréablement avec esprit et sans froisser personne. Comme son étymologie l'indique, *urbanitas* établissait une distinction sociale entre le milieu urbain - de la ville - dont la vie à Rome était le modèle, et le milieu campagnard, la *rusticitas* avec son rustique, l'homme sans les codes urbains.

En reprenant la notion d'urbanité, les Français de

CARNET PAROISSIAL

Funérailles de M. Paul Gautron, le 6 avril

la Renaissance, puis de l'Age classique, retinrent de ce modèle une forme d'art social, porté à un haut degré de raffinement. Cet ancêtre lointain de la politesse était réservé aux gens du beau monde et forcément cette distinction sera à la défaveur du rat des champs. Heureusement, la fable nous rappellera que le rat des villes était lui-aussi un rat.

À la fin du Moyen-Âge apparut la courtoisie. Quel est l'homme courtois ? Celui qui agit conformément à la vie noble. C'est le mode de vie chevaleresque qui est mis en avant et il est réservé aux gens de la Cour. Ce n'est qu'ultérieurement et accessoirement qu'une partie des usages développés dans la vie de Cour seront imités par d'autres couches sociales.

Décorum, urbanitas puis courtoisie regroupent à peu près constamment les mêmes formes de comportement au sein d'un milieu privilégié et maître du sens des codes définis. D'autres termes apparaîtront, tels que l'étiquette, la bienséance ou la décence : ils renforceront l'impression de véritables rituels de codes réservés pour déterminer les inégalités sociales, ou de stratégies déployées par un groupe définissant les règles et leur sens pour mieux se démarquer.

À bien les étudier, leur diversité montre que leur origine n'est pas la coutume (ou une habitude naturelle et propre aux hommes comme le serait la politesse), mais une élaboration convenue.

Leur ancrage dans un milieu social particulier les distingue de notre vision de la politesse qui a pour objet les relations humaines sans restriction.

À l'inverse, on peut dire que le *decorum*, l'*urbanitas* ou la courtoisie étaient des formes de politesse. Les éléments de ressemblance ne constituent qu'une partie de ceux qu'ils évoquent. Si certains éléments sont restés dans les mœurs polies, leur signification sociale en a été modifiée.

« **LES MANIÈRES SONT
TOUT...** »

Avec son livre *De civilitate morum puerilium* (de la civilité puérile), Erasme se démarque par son étude des différents préceptes



dispersés relevant de la morale, de l'éducation ou de la mode. Son travail sur la civilité n'invente pas une nouvelle forme historique du devoir-être en société, mais met à jour les motivations qui poussent les hommes à se donner des codes dans leurs relations.

La civilité, c'est ce par quoi l'homme cherche à faciliter et à améliorer le commerce social. Sans s'intéresser à l'authenticité des sentiments, ni à la pureté des intentions, la civilité doit susciter l'estime et la bienveillance réciproques, même si elles restent superficielles : une bonne présentation, une apparence avantageuse permettront d'obtenir la confiance et la considération de l'autre. La discrétion, l'attention et les égards marqués aux personnes avec lesquelles on se trouve en rapport est une façon de s'attirer sur-le-champ leur faveur. Cette conception de la civilité comme un art de se rendre agréable se rapproche beaucoup de ce que nous attendons de la politesse.

Reprenant l'idée ancienne que l'âme a son siège dans le regard, Erasme tient tout le comportement extérieur pour l'expression directement lisible de l'homme intérieur. Faisant le lien entre l'apparence et l'être, Erasme voit dans la civilité un moyen de formation personnelle et humaine à la vie sociale, sans restriction. Ce nouveau concept sera à l'origine des transformations sociales profondes de la Renaissance et de l'Age classique. Cependant, trop idéal, le projet humaniste d'une sociabilité universelle restera négligé jusqu'au XVIII^e. Tout au plus, l'accès aux bonnes manières ira-t-il en s'élargissant, mais en rencontrant de constantes réticences et sans jamais parvenir à être reconnu par tous... *la courtoisie est réservée, selon Diderot, aux gens de cour et de qualité, la civilité l'est aux personnes de conditions inférieures.*

Singulièrement, il faudra attendre « *les règles de bienséance et de la civilité chrétienne* » de saint Jean-Baptiste de la Salle, ouvrage de 1703 utilisé comme manuel par la Congrégation des Frères des écoles chrétiennes, écoles ouvertes aux pauvres, pour que se manifeste expressément l'intention d'enseigner la

bienséance aux classes inférieures... même si, en devenant communes, ces règles tendront à passer pour vulgaires aux yeux du monde qui s'empres- sera d'en rechercher de plus subtiles : le snobisme restera définitivement un met de faux gourmets.

« *HÉ, MANU !* »

La politesse peut-elle s'identifier à un cérémo- nial ? Non. Un cérémonial détermine en effet l'ensemble des formes extérieures à observer dans les cérémonies officielles publiques ou religieuses. L'ordre des encensements au cours d'une messe, les inclinations, relèvent du cérémonial.

Au temps des rois, le cérémonial de la cour s'ap- pelait l'étiquette : c'était un instrument de pouvoir et de prestige. Dans nos démocraties modernes, il s'appelle le protocole. Ainsi, ce n'est pas par poli- tesse qu'on doit attendre qu'une autorité officielle, publique ou religieuse, nous tende la main pour le saluer : c'est le protocole.

Aucune de ces notions ne peut être comparée à la politesse. Elles ont toutes en commun le fon- tionnement de certaines institutions ; la politesse concerne les relations individuelles et privées. Qu'on l'aime ou qu'on ne l'aime pas, on ne peut s'adresser n'importe comment à un président de la république ou à un maire.

LE SENS DE LA FOURCHETTE...

Il semble qu'il faut écarter aussi la conception qui fait de la politesse un savoir- vivre. Les manuels ou guide du "nouveau savoir- vivre" ou "des conve- nances", les *digest* des "usages du monde" ont en commun de présenter la politesse comme un contenu eclectique de règles à connaître et à observer pour être poli.

Mais la politesse est-elle une question de savoir, et en l'occurrence de savoir-vivre ? C'est-à-dire : faut-il concevoir la politesse comme la connais- sance détaillée des échanges complexes de forma- lités fixées selon des règles arbitraires ? La querelle fin XIX^e sur la présence ou non d'un tiret entre



savoir et vivre en est le reflet.

Le premier problème de cette conception est que le plus souvent les auteurs de ces manuels de savoir- vivre sont aussi auteur et interprète des règles qu'ils fixent. Autant de têtes... autant d'exégèses. Ainsi l'épineuse question de savoir s'il faut arriver à l'heure à un dîner. Il fut un temps où la ponctua- lité était la politesse des rois... mais aujourd'hui, il n'est pas bon ton d'arriver à l'heure... est-ce pour se faire attendre ? est-ce pour ne pas arriver le premier ? est-ce pour ne pas gêner la maîtresse de maison ? allez savoir qui a raison ! le roi, la cui- sière ou les problèmes de circulation ?

La deuxième difficulté est un problème de cohé- rence. Au travers cette approche formaliste, pour ne pas dire superficielle, il est presque impossible de trouver une valeur, un sens, à ces prescriptions, pour certaines insignifiantes, à partir de motifs aussi divers que contradictoires tels que l'hygiène, l'intérêt, l'étiquette ou l'ordre social et l'esthé- tique. Est-il vrai que la fourchette est tournée de telle sorte que l'on voit les armes en France, alors qu'en Angleterre, elle est en sens inverse pour ne pas abîmer la nappe ?

Enfin se pose la question de l'unité dans l'exposi- tion de ces ouvrages de savoir-vivre : les tentatives pour résumer la politesse à partir d'une somme de pratiques à connaître, échouent à trouver une unité entre les règles : sommes eclectiques indigestes de règles hétérogènes, les manuels se contredisent finalement non seulement eux-mêmes mais entre eux. Ainsi les fameuses règles de préséance ! Comment placer les invités à table, surtout si parmi eux, il y a une jeune femme mariée à un vieux duc et une baronne âgée et malheureuse- ment veuve...

Ne pourrions-nous pas avancer qu'en fait le véri- table et inavoué motif des règles de politesse présentées dans ces ouvrages, est le désir de se distinguer ? Pourquoi devrait-on placer la serviette pliée en triangle sur l'assiette pour un déjeuner, alors qu'au dîner, elle est à gauche, et pliée en rectangle sur les couverts ! les Nadine de Rothschild et parangons vous répondront en roucoulant que c'est comme ça qu'il faut faire. Flatter la vanité de ceux qui les observent en permettant de se démarquer de ceux qui les ignorent est la ficelle grossière de la fausse politesse mondaine.

L'approche de la politesse comme un savoir-vivre est superficielle : soit elle suppose la politesse connue et se perd dans une somme de codes, soit elle n'en présente que des motifs hétérogènes.

Il faut donc bannir de la réflexion sur la politesse la notion et le terme lui-même de savoir-vivre car il est plus propre à entraver la recherche de ce qu'est la politesse qu'à la faciliter.



FRATERNITÉ, ÉGALITÉ... INCIVILITÉ

Quelle est-elle finalement ? On pourrait penser que le mot politesse vient du mot grec polis, la cité. En fait il nous vient du verbe latin polire : éduquer, former aux bons usages, polir. Est poli, l'homme qui est raffiné, éduqué, poli en quelque sorte par l'instruction et qui ne présente aucune aspérité.

La nature de la politesse est très cachée. Contrairement à ce qu'on pense ordinairement d'elle, ce qui paraît le plus évident n'est pas ce qui la définit exactement. Il y a bien souvent un décalage entre ce qu'elle prescrit et ce qu'elle est.

Ainsi les marques de déférence ou d'humilité qui ont si souvent composé la plus grande partie des règles de bienséance : ces attitudes ont parfois laissé croire qu'elles avaient essentiellement pour but de manifester les inégalités sociales et de contribuer à leur maintien. Pour mettre en relation deux personnes, il faut qu'il y ait une certaine correspondance, une certaine égalité vécue, comme dans

la fable du lion et du rat... "on a toujours besoin d'un plus petit que soi".

Dans l'acte de déférence, comme dans celui de reconnaissance, la politesse dépasse les inégalités et crée un lien. Au cours du temps, on a vu se restreindre et s'affaiblir les expressions hiérarchiques sans que la politesse ne disparaisse pour autant.

Aux temps révolutionnaires, et au nom de l'égalité républicaine, la civilité est suspecte. Le tutoiement du sans-culotte est le signe révolutionnaire : le citoyen nouveau est fier de sa grossièreté, fier de son impolitesse. Avec son froc, sa carmagnole, ses cheveux raides de crasse, son bonnet et ses sabots, il prend constamment le contre-pied de la présentation soignée conforme à l'usage.

La volonté de nivellement par le bas se manifeste par le rejet pur et simple des formules et des gestes de bienséance. Est-ce une réaction au mépris des classes inférieures sous l'ancien régime comme que le roman révolutionnaire veut nous le faire entendre ? Il avait été reproché à la civilité d'Erasme de s'appliquer à tous les hommes : la réaction de ses contradicteurs fut d'inventer de nouvelles règles de démarcations. Au moment de la révolution comme du temps d'Erasme, c'est la maîtrise des codes qui est en jeu.

La politesse ne vise pas à supprimer les classes. Elle ne les prend pas en considération. Elle met en relation les individus, et, pour un instant, elle les considère sur un pied d'égalité, comme également obligés quant au bien commun. La politesse est l'armature de la société.

À quelques mètres de la mort, la politesse de la reine Marie-Antoinette est d'une délicatesse authentique. Elle vient de marcher sur le pied de son bourreau : *Monsieur, je vous demande pardon, je ne l'ai pas fait exprès.*

À suivre

DATES DE MAI À RETENIR

DU 5 AU 13 MAI : neuvaine des enfants pour les vocations

SAMEDI 8, À 10H00 : répétition des enfants de chœur

JEUDI 13 : fête de l'Ascension

MARDIS 11 ET 25, À 19H30 : doctrine chrétienne

MARDI 18, À 9H30 : messe des mamans

MERCREDI 19, À 6H30 : messe des papas et jeunes pro

JEUDI 20, À 19H30 : Foyers chrétiens

SAMEDI 22 MAI : pèlerinage paroissial à Valfleury

N.-D. du Genêt d'Or

Samedi 29, 11h00 : messe du tiers Ordre Saint-Pie X

La GRANDE RÉINITIALISATION est à l'œuvre : des coutûmes millénaires font l'objet d'une censure sur les panneaux publicitaires de ville ; une propagande bâtit son plein sur les antennes et la télévision : « Un petit mètre pour l'homme, un grand pas pour l'humanité. » Si le malade doit éviter de contaminer ses proches, doit-on renverser les bases de la société qui tend à édifier un Bien Commun au risque du bien particulier ? Mais le bien particulier est lui-même dépendant du Bien Commun, parce que sans société, nous n'existerions même pas : « Qui veut risquer sa vie la sauvera » (Mt 16:25)

LES BAISERS LITURGIQUES, ABBÉ DU CREST



LA liturgie, de tradition millénaire, n'est-elle pas un vestige vivant des plus nobles comportements humains ? Tandis que certains gestes sont devenus en quelques jours interdits dans le « monde d'après », la maison de Dieu, par ses rites, perpétue et donne un sens religieux à des actes naturels. Le baiser liturgique manifeste particulièrement l'onction chère à monseigneur Lefebvre : « La liturgie, par les paroles divines qu'elle met sur les lèvres, par les attitudes, les gestes, éduque avec une exquise délicatesse les vertus de l'âme chrétienne et spécialement des âmes consacrées à Dieu. »¹

Le baiser est le signe de l'union avec la personne ou la chose que l'on embrasse, avant même d'être un rite. Les lèvres, organe des plus aigus, à la frontière du goût et du toucher, incarnent par leur contact physique la proximité de deux êtres, l'amour, l'identification. S'il est le geste de l'amour, c'est que l'amour recherche l'union.

Les saints l'ont parfaitement compris et les baisers humbles de la terre, du sol expriment la considération du néant de l'homme, qui poussière, redeviendra poussière. Les baisers héroïques des malades et de leurs plaies, des pieds des pauvres peuvent étonner : c'est embrasser ceux qui sont à l'image de Jésus-Christ. « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

En plus de l'affection qu'elle manifeste, le baiser

¹ Règlement des séminaires de la Fraternité saint-Pie X

est un signe de respect. Le baisemain est le dernier écho d'un geste de vassalité dû aux supérieurs. C'était quelquefois les genoux du prince, ou même la mule du Souverain pontife. On manifeste la déférence pour l'évêque en embrassant à genoux son anneau épiscopal.

Le prêtre est consacré le jour de son ordination : quand le jeune prêtre bénit pour la première fois, on baise les mains qui peuvent désormais bénir et consacrer. De la même manière, les servants de messe baisent la main du prêtre, ou les objets qu'ils lui présentent, par respect pour le sacrifice qui se perpétue entre ses mains. La coutume en Italie veut qu'on embrasse la main du prêtre en le saluant.

L'étymologie du mot adoration est présentée par le Littré : « d'après quelques étymologistes, adorare signifie proprement porter à la bouche, baiser, de là adorer : adorare purpuram principis, se présenter au prince, parce qu'en l'abordant, on baisait le bas de sa robe. »

Le prêtre baise huit fois l'autel durant la célébration de la messe, l'autel étant le symbole du Christ, adoré de la sorte. De la même manière, il embrasse l'évangéliste qui est la parole de Dieu, ou la patène qui va contenir la sainte hostie. À la sacristie, le prêtre baise certains ornements qu'il revêt, parce que le prêtre prend pour ainsi dire les vêtements de Jésus-Christ : « revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ » (Rom 13:14).

Lorsque le prêtre baise l'autel, c'est aussi les reliques enchâssées dans le sépulcre qu'il embrasse, et les prières qu'il récite y font référence, mais le geste est plus ancien que les prières d'origine gallicane et que la coutume (pourtant du III^e siècle) de célébrer la messe sur les tombeaux des martyrs.²

² Abbé Daniel Joly, *La messe expliquée aux fidèles*, pp. 158-159 & 518-524

Las, les baisers se sont aujourd'hui démocratisés faisant perdre le respect à ce geste affectueux.

Lors de la messe solennelle, après la première prière avant la communion, le baiser de paix est échangé. Ce geste fraternel est une mise en pratique de l'avertissement dominical : (Mt 5²⁴) « Si tu viens présenter ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; et alors viens présenter ton offrande. » L'Eucharistie est « le signe de l'unité, le lien de la charité, le symbole de la concorde »¹

Cette paix chrétienne provient du Christ, car le baiser de paix est initié par le prêtre qui baise l'autel avec le diacre puis elle est portée aux membres du clergé. Les fidèles se donnaient aussi la paix, mais cela a été restreint par commodité et pour éviter les débordements inhérents à la

1 Concile de Trente, session XIII, ch. 8

mixité... Le baiser de paix a aussi été donné au moyen d'un instrument de paix, petite plaque sur laquelle est gravé un agneau de Dieu et que tous embrassaient : « *Agnus Dei qui tollis peccata mundi, dona nobis pacem.* »

Saint Jean Chrysostome commente les paroles de saint Paul, « saluez-vous les uns les autres par un saint baiser » (Rom, 16¹⁶) : « qu'est-ce à dire, un baiser saint ? C'est qu'il ne doit pas être corrompu par la feinte et l'hypocrisie, comme celui de Judas à Jésus-Christ. Le baiser nous a été donné comme une excitation à la charité, afin qu'il enflamme en nous l'affection de telle sorte que nous nous aimions mutuellement, comme les frères s'aiment les uns les autres, comme les enfants aiment leur père, comme les pères aiment les enfants, et d'un amour plus respectueux encore, car là c'est la nature, et ici c'est la grâce. »²

2 Homélie sur la deuxième épître aux Corinthiens

L'HOMME EST UN LOUP POUR L'HOMME, ABBÉ DU CREST

Le rituel du mariage demande que les époux se donnent la main après les consentements dans lequel ils se sont donné et reçu les droits sur leurs corps respectifs. Cette poignée de main exprime tout le sens des relations humaines, empreintes de confiance, d'altérité et capables de se mettre d'accord. Deux mains qui se tiennent, fidèles, prêtes au coup de main.

Si l'on se prenait à douter de l'humanité des autres, de leur capacité à s'unir pour construire ensemble, si les rêves d'Hobbes et de Rousseau nous hantaient, reprenons le commencement de notre vie, cette attention maternelle qui nous a permis de survivre. Les mains tendues ne manquent jamais, et la société individuelle n'existe que dans la pensée des idéologues ou périra. À l'inverse, quoiqu'imparfaites comme ce bas monde, les poignées de main ont prouvé leur efficacité, et les associations ont capitalisé pour nombre de générations.

Charles Maurras parle justement de *physique sociale* pour décrire les fondements sociaux de la vie humaine, pour définir une véritable



politique, parce que les âmes ne peuvent s'abstraire des corps dans lesquels elles vivent, car les êtres sont des individus parce qu'ils sont matériels.

« Il faut s'associer pour vivre. Pour bien vivre, il faut contracter. Comme si elle sortait d'un véritable élan physique, l'association ressemble à un humble et pressant conseil de nos corps dont les misères s'entr'appellent. Le contrat provient des spéculations délibérantes de l'esprit qui veut conférer la stabilité et l'identité de sa personne raisonnable aux changeantes humeurs de ce qui n'est pas lui. Pour illustrer la distinction, référons-nous aux causes qui conjoignent le couple naturel – puissantes, profondes, mouvantes comme l'amour – et comparons-les à la raison distincte du pacte nuptial qui les rassemble et les sublime pour un foyer qui veut durer. »³

Tout père, toute autorité est aussi celle qui tend sa main d'en-haut pour apporter aide, soutien, salut... À l'heure de l'antithétique *distanciation sociale*, l'humanité ne doit pas perdre de

3 Charles Maurras, *Mes idées politiques*, p. 27

vue que celui qui tend une main propose aide et soutien au malheur et à la tristesse, comme le Christ qui se fit péché par son Incarnation pour sauver le péché.

Le contact physique est essentiel à l'homme. Qui n'est reparti d'un musée frustré de n'avoir pu toucher une pièce d'orfèvrerie qu'avec les yeux ? de n'en avoir pas éprouvé le poids ? de n'avoir pu faire jouer la lumière pour en faire ressortir toute la beauté ? Bref de ne pas l'avoir touchée ? Ainsi de nos relations sociales et de nos *contacts*. Une mère ou un époux ne peut l'être en télétravail.

Saint Jean l'évangéliste, cent ans après avoir approché le Messie témoigne : « *ce que nos mains ont touché du Verbe de vie...* » La poignée de main de Jésus ne nous est pas possible, mais Marie le rappelle à Pontmain : « *mon Fils se laisse toucher* ». Le contact est le critère ultime de la réalité. Les grâces tangibles que Dieu nous envoie sont d'un poids sans pareil pour fortifier la foi.



La vertu de tempérance intime la juste mesure avec les biens sensibles. Si l'intempérance nous est familière, l'insensibilité est l'autre dérive qui exclut ou fuit tout plaisir physique. Comme toujours, les extrêmes se rejoignent dans la démesure à l'heure du post-covid, par une crainte malade des gestes - pourtant altruistes de soi - et une liberté effrénée des plaisirs *protégés*.

Ravaler l'homme à la vie biologique et ériger celle-ci au rang de valeur suprême est la pierre d'angle de l'hédoniste actuel. Il ouvre la voie tout à la fois à l'avortement, à l'euthanasie et à la société masquée. À l'inverse, la civilisation chrétienne se bâtit sur l'esprit du bon Pasteur, l'Homme-dieu qui donne sa vie pour ses brebis, et l'espérance d'une vie éternelle. « *C'est pourquoi je vous dis : ne vous inquiétez pas pour votre vie... La vie n'est-elle pas plus que la nourriture ?* » L'obnubilation du vivre-avant-tout tue les anticorps de la société en voie d'ensauvagement.

Vos abbés

Prieuré : 09.50.38.69.89
M. l'abbé Bétin : 06.88.91.99.58
M. l'abbé du Crest: 07.68.68.60.33

Catéchisme

Prieuré Saint-Irénée

Pour enfants jusqu'à la 6^e
Responsable : M. l'abbé du Crest
Tous les mercredis de 17h à 18h

Pour adultes, doctrine chrétienne

Responsable : M. l'abbé Bétin
un mardi sur deux, à 20h30
Thème : *Itinéraire spirituel*

Service de messe

Organisation : M. l'abbé du Crest

Fleuristes

Responsable : M^{me} Ménard

Chorale

Responsable : M. l'abbé du Crest
Schola, dimanche 9h30
et *Polyphonie*, mardi 20h15

Aubes et soutanelles

Responsable : M^{me} M.-C. Colas

Ménage de la chapelle

Responsable : M^{me} V. Patout

Messe des mamans

Responsable : M^{me} C. Colas
Messe à 9h30 une fois par mois,
suivie d'un « *thé - conférence* »

Messe des papas

Responsable : M. Jérôme Colas
Messe à 6h30 une fois par mois,
et petit-déjeuner roboratif

Cercles de tradition

Cercle des Foyers chrétiens
2^e jeudi à 20h30 au prieuré

Cercles MCF

Responsable : M. E. de Mellon

Tiers Ordre St Pie-X

Aumônier : M. l'abbé Bétin
Chaque dernier samedi du mois

Cercle de l'Immaculée

Responsable : M. L. Cuchet
Aumônier : M. l'abbé du Crest

Jeunes pro de Lyon

Responsable : M. F. Patout
Aumônier : M. l'abbé Bétin
Messe de 6h30 et réunion mensuelle

MJCF

Responsable : M. Caron

Scoutisme

Chef de groupe : M. Jean Colas
Aumônier : M. l'abbé du Crest

Rosaire vivant

Responsable : M^{me} Gennaro

Foyers adorateurs

Aumônier : M. l'abbé Bétin
Responsable : M^{me} Truchon

Procure

Responsable : M^{me} C. Bertozzi

Repas des prêtres

Responsable : M. l'abbé Bétin

Banque alimentaire

Responsable : M. J.-F. Patout

Ass. Sportive St Irénée

Responsable : M. Q. Valadier

HORAIRES ET LIEUX DES MESSES

PRIEURÉ SAINT-IRÉNÉE

dimanches et fêtes :
8h30 : messe basse (*sauf juillet et août*)
10h00 : messe chantée
18h30 : messe basse

en semaine :
18h30 : messe basse

SANCTUAIRE SAINT-JOSEPH

925, rte de Saint-Sauveur
26 600 CHANTEMERLE-LES-BLÉS
dim. et fêtes : 11h

ÉCOLE SAINT-JEAN BOSCO

01240 MARLIEUX - 04 74 42 86 00
dim. et fêtes : 10h30 et 9h00 (année)

ÉGLISE SAINT-BARTHÉLEMY

Chamont - 38890 SAINT-CHEF
dim. et fêtes : 9h30 (été : 8h)

CHAPELLE DU SACRÉ-CŒUR

155, rte du Grobon
01400 CHÂTILLON S/ CHALARONNE
(téléphone, Marlieux)
dim. et fêtes : 8h30